

## Cultes consistoriaux de la Passion

### 02 avril 2021

Récit de la Passion, dans l'évangile de Jean, les chapitres 18 et 19.

#### Première veille

Ayant ainsi parlé, Jésus s'en alla, avec ses disciples, au-delà du torrent du Cédon ; il y avait là un jardin où il entra avec ses disciples.

Or Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, car Jésus s'y était maintes fois réuni avec ses disciples.

Il prit la tête de la cohorte et des gardes fournis par les grands prêtres et les Pharisiens, il gagna le jardin avec torches, lampes et armes.

Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? »

Ils lui répondirent : « Jésus le Nazôréen. » Il leur dit : « C'est moi. » Or, parmi eux, se tenait Judas qui le livrait.

Dès que Jésus leur eut dit « c'est moi », ils eurent un mouvement de recul et tombèrent.

À nouveau, Jésus leur demanda : « Qui cherchez-vous ? » Ils répondirent : « Jésus le Nazôréen. »

Jésus leur répondit : « Je vous l'ai dit, c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. »

C'est ainsi que devait s'accomplir la parole que Jésus avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. »

Alors Simon-Pierre, qui portait un glaive, dégaina et frappa le serviteur du grand prêtre, auquel il trancha l'oreille droite ; le nom de ce serviteur était Malchus.

Mais Jésus dit à Pierre : « Remets ton glaive au fourreau ! La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? »

La cohorte avec son commandant et les gardes des autorités juives saisirent donc Jésus, et ils le ligotèrent.

Ils le conduisirent tout d'abord chez Hanne. Celui-ci était le beau-père de Caïphe, qui était le Grand Prêtre cette année-là ; c'est ce même Caïphe qui avait suggéré aux autorités juives : il est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple.

Simon-Pierre et un autre disciple avaient suivi Jésus. Comme ce disciple était connu du Grand Prêtre, il entra avec Jésus dans le palais du Grand Prêtre.

Pierre se tenait à l'extérieur, près de la porte ; l'autre disciple, celui qui était connu du Grand Prêtre, sortit, s'adressa à la femme qui gardait la porte et fit entrer Pierre.

La servante qui gardait la porte lui dit : « N'es-tu pas, toi aussi, un des disciples de cet homme ? » Pierre répondit : « Je n'en suis pas ! » Les serviteurs et les gardes avaient fait un feu de braise car il faisait froid et ils se chauffaient ; Pierre se tenait avec eux et se chauffait aussi. Le Grand Prêtre se mit à interroger Jésus sur ses disciples et sur son enseignement.

Jésus lui répondit : « J'ai parlé ouvertement au monde, j'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le temple, là où tous les Juifs se rassemblent, et je n'ai rien dit en secret.

Pourquoi est-ce moi que tu interroges ? Ce que j'ai dit, demande-le à ceux qui m'ont écouté : ils savent bien ce que j'ai dit. »

À ces mots, un des gardes qui se trouvait là gifla Jésus en disant : « C'est ainsi que tu réponds au Grand Prêtre ? »

Jésus lui répondit : « Si j'ai mal parlé, montre en quoi ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

À nouveau, Hanne envoya Jésus ligoté à Caïphe, le Grand Prêtre.

Cependant Simon-Pierre était là qui se chauffait. On lui dit : « N'es-tu pas, toi aussi, l'un de ses disciples ? » Pierre nia en disant : « Je n'en suis pas ! »

Un des serviteurs du Grand Prêtre, parent de celui auquel Pierre avait tranché l'oreille, lui dit : « Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui ? »

À nouveau Pierre le nia, et au même moment un coq chanta.

## Médiation

Le grand absent de cette arrestation de Jésus selon Jean, c'est le baiser de Judas.

Et oui ! Les trois autres évangélistes donnent à Judas un rôle prépondérant dans l'arrestation de Jésus, puisque c'est lui qui indique aux autorités la personne à arrêter en la saluant d'un baiser.

Chez Jean, le personnage de Judas s'efface devant celui de Jésus.

C'est Jésus qui prend la tête des opérations, c'est lui qui s'approche de ceux qui viennent l'arrêter, c'est lui qui se dénonce.

Il fait partir ses disciples et s'avance, seul. La scène se resserre autour de sa personne.

Il est désarmé mais parfaitement au fait de ce qui va lui arriver, et s'avance à la rencontre d'une troupe de plusieurs centaines d'hommes armés. La disproportion confine au ridicule.

Mais soudain la disproportion s'inverse, dès que Jésus dit « c'est moi », le souffle ou la portée de sa parole foudroie les soldats qui s'effondrent. Qu'y a-t-il dans ce « c'est moi » de si puissant ?

« C'est moi ». Deux petits mots en grec. *εγώ εἰμι*

Littéralement « Je suis ».

Les « Je suis » prononcés par Jésus ponctuent l'évangile de Jean, il y en a quinze.

Dans ces « je suis », on entend ceux que Dieu a répondu à Moïse et à d'autres pour se révéler.

Dans la bouche de Jésus ce sont autant de confessions de foi qui disent qu'en Jésus, c'est Dieu qui vient à nous, qui nous parle.

Mais les « je suis », les « c'est moi » de Jésus en font résonner d'autres au fond de nous : « est-ce moi ? », « qui suis-je ? ».

Serons-nous comme Pierre, qui dira « je ne suis pas » trois fois de suite pour surtout qu'aucune relation ne puisse être tissée entre lui et Jésus.

Pierre ne veut pas entrer en histoire avec Jésus.

Qui suis-je ?

Quelqu'un qui fuit, qui se dissout, comme les soldats qui s'écroulent, incapables de soutenir cette révélation ?

Par ce « c'est moi », Jésus nous dit la présence de Dieu parmi les humains.

Par ce « c'est moi » Jésus nous interpelle, comme un salut, une adresse pour entrer en dialogue.

Par ce « c'est moi », Jésus nous interroge : et toi, que fais-tu de ce « c'est moi » ?

Je suis là, nous dit Jésus, viens je t'emmène.

Lions nos destinées, car tu ne seras jamais aussi humain, ton humanité ne sera jamais aussi profonde qu'illuminée de la grâce de Dieu.

*Pasteure Marie-Pierre Cournot*

## Deuxième veille

Cependant on avait emmené Jésus de chez Caïphe à la résidence du gouverneur. C'était le point du jour. Ceux qui l'avaient amené n'entrèrent pas dans la résidence pour ne pas se souiller et pouvoir manger la Pâque.

Pilate vint donc les trouver à l'extérieur et dit : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? »

Ils répondirent : « Si cet individu n'avait pas fait le mal, te l'aurions-nous livré ? »

Pilate leur dit alors : « Prenez-le et jugez-le vous-mêmes suivant votre loi. » Les autorités juives lui dirent : « Il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à mort ! »

C'est ainsi que devait s'accomplir la parole par laquelle Jésus avait signifié de quelle mort il devait mourir.

Pilate rentra donc dans la résidence. Il appela Jésus et lui dit : « Est-ce toi le roi des Juifs ? »

Jésus lui répondit : « Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? »

Pilate lui répondit : « Est-ce que je suis Juif, moi ? Ta propre nation, les grands prêtres t'ont livré à moi ! Qu'as-tu fait ? »

Jésus répondit : « Ma royauté n'est pas de ce monde. Si ma royauté était de ce monde, les miens auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux mains des autorités juives. Mais ma royauté, maintenant, n'est pas d'ici. »

Pilate lui dit alors : « Tu es donc roi ? » Jésus lui répondit : « C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. »

Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Sur ce mot, il alla de nouveau trouver les autorités juives au dehors et leur dit : « Pour ma part, je ne trouve contre lui aucun chef d'accusation.

Mais comme il est d'usage chez vous que je vous relâche quelqu'un au moment de la Pâque, voulez-vous donc que je vous relâche le roi des Juifs ? »

Alors ils se mirent à crier : « Pas celui-là, mais Barabbas ! » Or ce Barabbas était un brigand.

Alors Pilate emmena Jésus et le fit fouetter.

Les soldats, qui avaient tressé une couronne avec des épines, la lui mirent sur la tête et ils jetèrent sur lui un manteau de pourpre.

Ils s'approchaient de lui et disaient : « Salut, le roi des Juifs ! » et ils se mirent à lui donner des coups.

Pilate retourna à l'extérieur et dit aux autorités juives : « Voyez, je vais vous l'amener dehors : vous devez savoir que je ne trouve aucun chef d'accusation contre lui. »

Jésus vint alors à l'extérieur ; il portait la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Pilate leur dit : « Voici l'homme ! »

Mais dès que les grands prêtres et leurs gens le virent, ils se mirent à crier : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Prenez-le vous-

mêmes et crucifiez-le ; quant à moi, je ne trouve pas de chef d'accusation contre lui. »

Les autorités juives lui répliquèrent : « Nous avons une loi, et selon cette loi il doit mourir parce qu'il s'est fait Fils de Dieu ! »

Lorsque Pilate entendit ce propos, il fut de plus en plus effrayé.

Il regagna la résidence et dit à Jésus : « D'où es-tu, toi ? » Mais Jésus ne lui fit aucune réponse.

Pilate lui dit alors : « C'est à moi que tu refuses de parler ! Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher comme j'ai le pouvoir de te faire crucifier ? »

Mais Jésus lui répondit : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut ; et c'est bien pourquoi celui qui m'a livré à toi porte un plus grand péché. »

Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher, mais les autorités juives se mirent à crier et disaient : « Si tu le relâchais, tu ne te conduirais pas comme l'ami de César ! Car quiconque se fait roi, se déclare contre César. »

Dès qu'il entendit ces paroles, Pilate fit sortir Jésus et le fit asseoir sur l'estrade, à la place qu'on appelle Lithostrôtos – en hébreu Gabbatha. C'était le jour de la Préparation de la Pâque, vers la sixième heure.

Pilate dit à ces Juifs : « Voici votre roi ! »

Mais ils se mirent à crier : « A mort ! A mort ! Crucifie-le ! » Pilate reprit : « Me faut-il crucifier votre roi ? » Les grands prêtres répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. »

C'est alors qu'il le leur livra pour être crucifié. Ils se saisirent donc de Jésus.

## Méditation

Un roi humilié, un gouverneur romain, connu par ailleurs pour être sans scrupules, qui hésite à condamner Jésus, des chefs religieux qui considèrent César comme leur roi... Les identités des uns et des autres sont mouvantes, et Jésus force chacun à bouger, à se dévoiler.

« Est-ce toi, le Roi des juifs ? »

Qui a soufflé à Pilate que Jésus pouvait l'être ? Il n'y a pas d'acte d'accusation, comme si ceux qui l'ont amené ne savaient pas comment justifier leur geste. Le « Roi des juifs » est une expression qui désigne le messie attendu, le libérateur d'Israël.

Pilate, voit en Jésus un homme inoffensif, malgré cette dénomination royale, sans doute risible à ses yeux. Pourtant, au fil du dialogue, il constate que Jésus n'a pas peur de lui. C'est un homme libre, malgré ses chaînes.

Jésus déclare que sa royauté n'est pas de ce monde. En le disant, il est dans le monde. Son règne se manifeste juste par sa présence, une présence donnée d'en haut, même au cœur de la souffrance.

« Voici l'homme ! »

Alors que Jésus est déguisé en roi, humilié et ridiculisé, Pilate n'annonce pas le roi des juifs mais un homme, un humain. Un être humain fragile, mortel. Un homme qu'on peut tuer et faire disparaître. Cet homme, Jésus, ne fuit pas sa fragilité humaine. Il vient nous apprendre à l'accueillir, à la traverser. Il nous rejoint dans la profondeur de nos questions, de nos souffrances, de nos brisures de vie.

N'est-il qu'un homme ?

« Selon notre loi il doit mourir parce qu'il s'est fait Fils de Dieu ! Le Fils de Dieu ? Cela fait peur à Pilate. Cette dénomination pouvait être utilisée pour des empereurs romains. Mais Jésus, en étant à la place du Fils, peut remettre le pouvoir de Pilate sous le pouvoir de Dieu. Fils de Dieu, c'est savoir qu'on vient de plus grand que soi.

Mais alors qui est Jésus ? Un roi ? Un simple humain ? Le Fils de Dieu ?

Jésus dit seulement qu'il est un homme de vérité, un homme qui révèle la vérité, un homme face à qui on peut poser la question : « qu'est-ce que la vérité ? ».

Cet homme, humilié devant tous, porte une vérité qui ne se possède pas, mais qui se découvre, vivante. Elle se reçoit en Jésus qui dit de lui-même : « je suis le chemin, la vérité et la vie ».

Dans ce chemin, Jésus vient nous donner une identité véritable que personne ne pourra nous ravir : l'identité profonde de celui qui se sait aimé par Dieu.

*Pasteure Laurence Berlot*

### **Troisième veille**

Portant lui-même sa croix, Jésus sortit et gagna le lieu-dit du Crâne, qu'en hébreu on nomme Golgotha.

C'est là qu'ils le crucifièrent ainsi que deux autres, un de chaque côté et, au milieu, Jésus.

Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix : il portait cette inscription : « Jésus le Nazôréen, le roi des Juifs. »

Cet écriteau, beaucoup de Juifs le lurent, car l'endroit où Jésus avait été crucifié était proche de la ville, et le texte était écrit en hébreu, en latin et en grec.

Les grands prêtres des Juifs dirent à Pilate : « N'écris pas “le roi des Juifs”, mais bien “cet individu a prétendu qu'il était le roi des Juifs”. »

Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »

Lorsque les soldats eurent achevé de crucifier Jésus, ils prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique : elle était sans couture, tissée d'une seule pièce depuis le haut.

Les soldats se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, tirons plutôt au sort à qui elle ira », en sorte que soit accomplie l'Écriture : *Ils se sont*

*partagé mes vêtements, et ma tunique, ils l'ont tirée au sort.* Voilà donc ce que firent les soldats.

Près de la croix de Jésus se tenaient debout sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas et Marie de Magdala.

Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. »

Il dit ensuite au disciple : « Voici ta mère. » Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

Après quoi, sachant que dès lors tout était achevé, pour que l'Écriture soit accomplie jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif » ; il y avait là une cruche remplie de vinaigre, on fixa une éponge imbibée de ce vinaigre au bout d'une branche d'hysope et on l'approcha de sa bouche.

Dès qu'il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est achevé » et, inclinant la tête, il remit l'esprit.

Cependant, comme c'était le jour de la Préparation, les autorités juives, de crainte que les corps ne restent en croix durant le sabbat – ce sabbat était un jour particulièrement solennel –, demandèrent à Pilate de leur faire briser les jambes et de les faire enlever.

Les soldats vinrent donc, ils brisèrent les jambes du premier, puis du second de ceux qui avaient été crucifiés avec lui.

Arrivés à Jésus, ils constatèrent qu'il était déjà mort et ils ne lui brisèrent pas les jambes.

Mais un des soldats, d'un coup de lance, le frappa au côté, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau.

Celui qui a vu a rendu témoignage, et son témoignage est conforme à la vérité, et d'ailleurs celui-là sait qu'il dit ce qui est vrai afin que vous aussi vous croyiez.

En effet, tout cela est arrivé pour que s'accomplisse l'Écriture : *Pas un de ses os ne sera brisé* ;

il y a aussi un autre passage de l'Écriture qui dit : *Ils verront celui qu'ils ont transpercé*.

Après ces événements, Joseph d'Arimathée, qui était un disciple de Jésus mais s'en cachait par crainte des autorités juives, demanda à Pilate l'autorisation d'enlever le corps de Jésus. Pilate acquiesça, et Joseph vint enlever le corps.

Nicodème vint aussi, lui qui naguère était allé trouver Jésus au cours de la nuit. Il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès d'environ cent livres.

Ils prirent donc le corps de Jésus et l'entourèrent de bandelettes, avec des aromates, suivant la manière juive d'ensevelir.

A l'endroit où Jésus avait été crucifié il y avait un jardin, et dans ce jardin un tombeau tout neuf où jamais personne n'avait été déposé. En raison de la fête juive de la Préparation, et comme ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.

## Médiation

« Et voici le grand Amen  
tout est dit désormais  
l'Écriture a parlé  
et l'amour a aimé,  
jusqu'au bout  
de bout en bout ! »

Pourtant que reste-t-il, en cette heure où la mort triomphe ?  
Un corps mort. Du sang et de l'eau !

Le sang et l'eau :  
étrange précision que nous relate là le 4ème évangile ;  
Si le geste historique est bien celui du « coup de grâce »,  
le geste théologique ne serait-il pas celui du « coup porté par la grâce » ?

Grâce qui se prolonge dans le Baptême et la Cène ?

Car la mort du Christ est bien le lieu où s'enracinent les deux sacrements de la grâce ;  
et la mort de Jésus devient l'ultime subversion, par là-même créatrice de vie, créatrice de grâce :  
« Celui qui a vu rend témoignage, et son témoignage est véridique ;  
et celui-là sait qu'il dit vrai afin que nous aussi, nous croyions ».

Écoutons Péguy mettre admirablement ces mots dans la bouche de Dieu lui-même :

« La neuvième heure avait sonné.  
C'était dans le pays de mon peuple d'Israël.  
Tout était consommé. Cette énorme aventure.  
Depuis la sixième heure il y avait eu des ténèbres sur tout le pays,  
jusqu'à la neuvième heure.  
Tout était consommé. Ne parlons plus de cela. Ça me fait mal.  
Cette incroyable descente de mon fils parmi les hommes.  
Chez les hommes.  
Pour ce qu'ils en ont fait.  
Ces trente ans qu'il fut charpentier chez les hommes.  
Ces trois ans qu'il fut une sorte de (prêtre) prédicateur chez les hommes.

Ces trois jours où il fut une victime chez les hommes.  
Parmi les hommes.  
Ces trois nuits où il fut un mort chez les hommes.  
Parmi les hommes morts.  
Ces siècles et ces siècles où il est (une hostie) pain chez les hommes.  
Tout était consommé, cette incroyable aventure  
Par laquelle, moi, Dieu, j'ai les bras liés pour mon éternité.  
Cette aventure par laquelle mon Fils m'a lié les bras.  
Pour éternellement liant les bras de ma justice,

pour éternellement déliant les bras de ma miséricorde.  
Et contre ma justice inventant une justice même.  
Une justice d'amour. Une justice d'espérance.  
Tout était consommé »<sup>1</sup>.

Oui, Tout est dit désormais  
l'Écriture a parlé  
et l'amour a aimé,  
jusqu'au bout  
de bout en bout ! "

Et comme tout avait commencé dans un jardin,  
tout semble se terminer dans un autre jardin.  
Un jardin non plus d'Éden, mais d'Hadès, un jardin de mort.  
Pourtant, le jardin-cimetière deviendra lui aussi le jardin de la rencontre. Mais nous n'en sommes pas encore tout à fait là ...

*Pasteur Jean-François Breyne*

<sup>1</sup> Charles Péguy, in *Le porche de la deuxième vertu*, Œuvres poétiques complètes, la Pleïade, p. 668, 669.